


Marseille

© L'arbre qui marche 2026

ISBN : 978-99987-801-9-4

Pour savoir où va l'arbre qui marche :

 www.arbrequimarche.fr

 [larbrequimarche_editions](https://www.instagram.com/larbrequimarche_editions)

 contact@arbrequimarche.fr

Couverture : Vue de la ville depuis la mer

(Tour du Fanal - Fort Saint-Jean, Mucem, cathédrale de la Major)

Illustration : Sébastien Jenger – Primo&Primo

Marseille

Christian Garcin

« C'est un port, l'un des plus beaux du bord de l'eau. Il est illustre sur tous les parallèles. À tout instant du jour et de la nuit, des bateaux labourent pour lui au plus loin des mers. Il est l'un des seigneurs du large. Phare français, il balaye de sa lumière les cinq parties de la terre. Il s'appelle le port de Marseille. »

Albert Londres
– Marseille, porte du Sud

« J'ai lutté là comme avec nulle autre ville. »

Walter Benjamin
– lettre à Hugo von Hofmannsthal



Introduction

Quiconque a grandi à Marseille mesure combien l'expérience de cette ville se déroule pour l'essentiel loin des images convenues, quoique finalement assez récentes, des pagnolades ensoleillées, de la faconde, de la sieste et des rires de bistrot. Avant d'être une destination pour touristes surtout désireux de se laisser bercer de clapotis en accroissant leur dose de mélanine un verre de rosé à la main (non-activités par ailleurs respectables), l'espace méditerranéen est depuis toujours un lieu de tragédies, d'ombres coupantes, de secrets et de rudes destins : il n'y a qu'à lire les Grecs, de Grèce comme de Turquie – d'où venaient ces marins qui fondèrent Massalia voici vingt-six siècles.

Ou alors il n'y a qu'à vivre à Marseille. Tacite disait des Marseillais qu'ils alliaient « la politesse des Grecs à l'austérité des Provençaux ». Pour la politesse, je ne suis pas sûr que ce soit toujours d'actualité, mais l'austérité, quoi qu'en pensent certains, est demeurée. Quelques siècles plus tard, Joseph Conrad se souvient d'y avoir vu « des femmes aux voix fortes et aux larges fronts » qui lui avaient « servi la bouillabaisse dans des

assiettes de grosse faïence » et « de robustes filles avec des profils purs, de superbes chevelures noires coiffées avec un art compliqué, des yeux noirs, des dents éblouissantes de blancheur ». Marseille, comme bon nombre de ports méditerranéens, vit dans un noir et blanc austère et permanent. Les non-Méditerranéens croient que la Méditerranée se décline avant tout dans les couleurs et la joie de vivre. Il n'en est rien. À Marseille le mistral dévaste tout – violent, bruyant, interminable et glacial, qui depuis toujours accable la ville et malmène les corps ; qui hurle, cogne, épuise et revigore ; qui éclaire les façades et illumine les ciels nettoyés en profondeur –, la mer gronde, le soleil brûle, les bruits, les odeurs, les contrastes assiegent nos sens, les ombres sont violentes, et les vies aussi.

J'ai grandi dans le quartier d'Endoume, non loin de l'abbaye de Saint-Victor, tout près du Vieux-Port, dans une impasse goudronnée dont les habitants portaient des noms provençaux, italiens, arabes, espagnols. Les hivers étaient gris et les étés aveuglants de blancheur. Les couleurs de la Méditerranée, je ne les ai découvertes que plus tard, lorsque j'ai étudié l'histoire de la peinture, qui me les a révélées. Je vivais au milieu d'elles, et je ne les voyais pas. De la plage des Catalans où j'allais me baigner, je me souviens surtout de l'écume blanche des vagues agitées de mistral. Les murs de l'école communale, le goudron de l'impasse où j'habitais, les volets des voisins et les nôtres, les roches alentour, les rebords des trottoirs, la voiture de mon père, son costume, tout cela était gris, ou d'un noir et blanc fortement contrasté. Jusqu'aux images du poste de télévision. Jusqu'aux photos de

l'époque. Plus tard j'ai arpenté Marseille de long en large pour diverses activités professionnelles. Je crois pouvoir avancer qu'il n'y a pas un quartier où je n'ai pas mis les pieds. Les éblouissements, l'obscurité, le silence et le boucan de cette ville m'ont accompagné partout, de Callelongue aux Aygalades, d'Endoume à Château-Gombert, du Roy d'Espagne au Plan d'Aou. Marseille n'a pas à proprement parler de centre, elle n'est que périphérie, une juxtaposition de récits interrompus. Son histoire n'est pas linéaire. Elle se fragmente, se superpose : Phocée glisse sous les scooters, les docks engloutissent les révoltes toujours

☛ Marseille n'a pas de centre, elle n'est que périphérie, une juxtaposition de récits interrompus ☚

promptes à éclater, les immeubles charrient encore l'odeur des départs coloniaux. S'il y a une homogénéité dans cette ville disparate, dans ces dizaines de villages réunis autour de ce qui fait office de centre minuscule et excentré, c'est bien celle de l'extrême intensité des reliefs, des perspectives, des lumières, des gestes et des voix. À Marseille, chacun, chaque lieu se tient à la pointe de lui-même et se livre avec une fougue teintée de méfiance.

Dans un magazine qui recensait les écrivains marseillais et leur rapport à leur ville, j'ai été un jour classé parmi les « indifférents ». Cela m'a presque vexé. Indifférent, je suis bien loin de l'être pourtant, tant la ville, son histoire, son présent, son destin et celui de ses habitants me concernent. Mais il faut avouer qu'il y avait une part de vérité dans cet adjectif – du moins si l'on examine la place de Marseille dans mes livres, où

elle est, il est vrai, assez discrète. Plus fort encore, dans un recueil collectif publié en Angleterre, qui rassemblait des nouvelles d'écrivains français consacrées à des villes, c'est à Lille que j'avais été associé – Lille, l'antipode national de Marseille, tout cela parce que j'avais un jour, pendant une résidence lilloise, écrit une nouvelle qui se situait dans cette ville. Il me faut le reconnaître : si Marseille est parfois présente dans mes textes, elle ne l'est qu'en filigrane. Peut-être parce que la ville prête trop à la caricature, et que j'ai toujours voulu fuir la couleur locale, l'identification pagnolesque, le pittoresque. Peut-être aussi parce que Marseille est tout entière tournée vers la Méditerranée, que mes ancêtres maternels étaient marins et parcouraient les mers et les océans, et que comme eux j'ai toujours voulu partir, tout en sachant très bien, cependant, où se situait mon port d'attache. Dans les *hutong* chinois, dans un troquet japonais, c'est à l'impasse et au petit appartement de mon enfance que je pense. À Vladivostok, à Lisbonne, à Gênes, à Valparaiso, c'est à Marseille elle-même. Dans les vieilles villes arabes, indiennes, chinoises, dans les souks, j'éprouve une familiarité instantanée, qui me vient de l'enfance. Partout Marseille m'accompagne.

Le secret, les ombres violentes et les rues glauques, les blocs de béton gris, les plages écartelées, la saleté, la lumière, l'enthousiasme rapide, la jeunesse éternelle nomment cette ville – et toujours, partout, cette sourde inquiétude qui affleure et qui rappelle qu'à Marseille, l'Antiquité, avec ses cortèges de folies, de malédictions, de vengeance et de destins brisés, ne se tient jamais bien loin.

La Méditerranée est une. Les marins qui fondèrent Massalia au VI^e siècle avant notre ère étaient partis de la côte égéenne de la Turquie. Dans les siècles suivants, les marins et commerçants marseillais ont parcouru l'espace méditerranéen, de Malte à l'Algérie, de Gibraltar au Bosphore, de Suez à Tanger. Aujourd'hui ce sont de tragiques et frêles embarcations qui, venant du sud ou de l'est, sillonnent la steppe infinie de la mer. Il y aura d'autres échanges, d'autres brassages de population, il y en a toujours eu à Marseille, où dans le désordre joyeux des rues règnent la crudité des grisailles antiques, l'anarchie bétonnée qui prend place au creux des criques, la belle violence des regards, la fière et feinte insouciance de la jeunesse, et le sens tragique de la vie qui court, depuis toujours porté par le mistral et l'éclat mat des voix.



Histoire et mémoire

Vieux-port, Canebière

Ce qui peut surprendre certains visiteurs débarquant pour la première fois à Marseille, c'est qu'ici la mer n'est pas au sud, mais à l'ouest (sauf si on est à l'Estaque). C'est tout à fait contre-intuitif. Moi-même, né dans cette ville, y ayant grandi en fréquentant assidûment les quartiers d'Endoume et de la Corniche, je ne m'en suis avisé que très tard, probablement durant mon adolescence – il est vrai qu'enfant je me souciais assez peu de savoir où se trouvaient les points cardinaux. Mon amie Elisa est génoise. Lorsque je lui ai dit, la dernière fois que nous nous sommes vus à Marseille, qu'ici la mer était plein ouest, elle en fut étonnée : cela contrevenait à sa logique géographico-méditerranéenne, ainsi qu'à l'emplacement de la ville sur la carte de France. À Gênes, me dit-elle, la mer est au sud – partout ailleurs aussi, ou presque. Oui, mais à Marseille, il faut croire qu'on ne fait rien comme tout le monde.

Prenez un plan de Marseille. Vous verrez le port ouvert sur la gauche, vers l'ouest. Il est fermé par les deux forts, Saint-Jean et Saint-Nicolas. L'espèce de chenal à son

embouchure contourne ce dernier et passe sous le palais du Pharo, construit pour l'impératrice Eugénie, qui n'y a jamais mis les pieds. Sur les rives nord et sud du port, deux collines. Au nord, c'est le quartier du Panier, le plus ancien de Marseille, où s'étendait jadis la ville antique, et qui devint au fil des siècles un entrelacs médiéval de ruelles insalubres, abritant nombre de cafés borgnes et de maisons closes fréquentées par les marins de passage, les pêcheurs, les dockers, et ce jusqu'au xx^e siècle. Une partie était surnommée le « Quartier réservé », « la Fosse » ou « le Grand Lupanar ». La prostitution y était libre et autorisée : quatre-vingt-dix lieux de débauche occupaient une quinzaine de rues, sur 300 mètres environ. Considéré comme un fief de la Résistance et un refuge pour les populations « indésirables » (Juifs, clochards, vagabonds, étrangers en situation irrégulière, repris de justice, souteneurs), il fut en 1943 dynamité par les Allemands, avec la collaboration des autorités de Vichy et de la municipalité elle-même, pas mécontente de voir disparaître ce « cloaque impur où s'amasse l'écume de la Méditerranée, triste gloire de Marseille, dans une décrépitude et un degré de pourriture dont à grand-peine on pourrait se faire une idée sans l'avoir vu¹ ». Du 22 au 24 janvier 1943, une vaste rafle est organisée par les autorités municipales, avec l'aide du préfet et de la police, alors dirigée par René Bousquet. Environ 25 000 personnes sont évacuées du secteur nord du Vieux-Port et du Panier – mais pas uniquement : la rafle s'étend aussi

1. *Dixit* l'académicien (pétainiste) Louis Gillet en 1942, cité par Alèssi dell'Umbria dans son *Histoire universelle de Marseille*.

vers le nord et le sud, du quartier de la Belle-de-Mai à celui de l'Opéra. 1 650 sont envoyées dans les camps de concentration allemands, parmi lesquelles environ 900 Juifs vers Drancy, puis Sobibor ou Auschwitz, d'où presque aucun ne revient. Puis, entre le 24 et le 28 janvier, 1 500 immeubles sont dynamités par l'armée allemande, avec le soutien bienveillant des autorités locales. Le tracé de ces destructions correspondait en effet très exactement au plan de reconstruction du Panier établi deux ans plus tôt par le ministre Beaudouin, architecte en chef du gouvernement en charge du projet d'aménagement de la ville, qui trouva plus judicieux, efficace et rapide de déléguer cette opération de destruction programmée à l'armée allemande, qui n'en demandait pas tant. La zone la plus touchée était celle qui longe le port, qui fut ensuite reconstruite avec plus ou moins de bonheur.

C'est sous les arcades d'un restaurant de spécialités marseillaises (je le précise, car à Marseille ils ne sont pas si nombreux), Chez Madie les Galinettes, situé dans cette zone reconstruite, sur le quai du Port, à deux pas du bâtiment louisquatorzien de la mairie, que j'appris à Elisa que ce que nous avons en face de nous, à savoir la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde qui domine le port et la ville du haut de sa colline, était au sud et non à l'est, et la mer sur notre droite, à l'ouest et non au sud.

Cette basilique, avec sa statue haute de 12 mètres et dorée à l'or fin, se dresse droite sur un clocher lui-même haut de 40 mètres, au sommet d'une colline située à 162 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle était appelée « Bonne Mère » par les anciennes générations (elle l'est toujours, mais peut-être un peu moins), tant

son rôle de protectrice des marins, puis des Marseillais dans leur ensemble, est essentiel et consubstantiel à la ville. On peut en juger par le nombre extravagant d'ex-voto qu'elle contient, dans sa nef aux mosaïques dorées où pendent des maquettes de bateaux – mais aussi de quelques avions –, et sur ses murs latéraux recouverts de dizaines de tableaux souvent maladroits, toujours touchants, et de centaines de plaques qui parfois se limitent à un simple « Merci » suivi d'une date et d'une signature, et d'autres fois sont plus explicites et descriptives – tout cela témoignant des périls, dangers et morts certaines auxquels les marins et d'autres ont échappé grâce à la bienveillance de ladite « Bonne Mère ».

Cette rive sud que nous avons donc en face de nous – et que, si vous avez toujours sous les yeux le plan de Marseille, vous voyez donc en bas du port –, avec l'église Saint-Victor et Notre-Dame-de-la-Garde, resta pendant des siècles très peu construite. Quelques activités portuaires sous les Grecs, quelques villas romaines par la suite, mais surtout des entrepôts, au-dessus desquels s'étendaient des jardins en restanques, des vignobles et quelques corps de ferme isolés. Lorsque l'abbaye de Saint-Victor fut bâtie, à partir du v^e siècle, un petit bourg monastique fit son apparition. Puis des pêcheries, et quelques moulins – comme de l'autre côté du port, au Panier, où en subsistent encore quelques traces. Ce n'est qu'à partir du xviii^e et surtout du xix^e siècle que la ville s'étendit sur cette rive-là.

Idem pour la rive est, à droite sur le plan, où coulait le ruisseau du Jarret qui se jetait dans le port, alors nommé Lacydon. L'endroit était marécageux – on y